Document généré le 25 mai 2025 02:58

XYZ. La revue de la nouvelle

La cimenterie

Gaëtan Brulotte

Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime…

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3367ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brulotte, G. (2004). La cimenterie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 18–22.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La cimenterie

Gaëtan Brulotte

C'est un récit de douleur qui commence dans la poussière et la rumeur. À la pause, des camarades de la cimenterie blaguèrent à propos de Summer, la compagne de Paul. Ils voulaient juste le taquiner. Au fond, ils l'enviaient d'avoir une si belle femme, lui qui pourtant n'était pas particulièrement plaisant à regarder avec sa taille courte, son cou épais, son crâne dégarni et ses favoris fournis qui lui conféraient la tête d'un lion et semblaient compenser sa calvitie. Son accoutrement quotidien, un blouson de cuir usé, taché de béton et de plâtre, n'avait rien d'élégant. Ses bottines de travail robustes, jaunes, à trente-six œillets et à semelles épaisses, ne rattrapaient pas son apparence, ni la large ceinture cloutée de son jeans qui contribuait à le rapetisser en coupant son corps en deux. Sa personnalité mal bâtie trahissait en outre une humilité servile. À deux reprises à l'heure du déjeuner, l'un de ses confrères avait vu une rutilante décapotable sport devant la maison de banlieue du couple. À deux reprises, oui, et il insinuait que… « Eh bien, Paul ouvre les yeux, voyons ! Ça tombe sous le sens. Elle ne s'ennuie pas la petite dame. »

Tout d'un coup, la porte de l'enfer venait de s'entrebâiller en lui.

Il n'allait plus travailler l'âme en paix, ne regardait plus son épouse avec les mêmes yeux, ne percevait plus le quotidien avec son habituelle sérénité. Tout devint suspect. Il se transforma en détective. Il se mit à observer partout dans la maison des indices d'inquiétude, là où il n'y avait auparavant pour lui que des images de bonheur tranquille. Il gagna l'orbite des hypothèses. Il en arriva à maudire la beauté de sa compagne et à détester sa nouvelle lingerie en dentelles aguichantes, son savon à l'eucalyptus, sa crème au jasmin, ses bains moussants à la bergamote, son vaporisateur à l'amande et au camélia dont les nuées enveloppaient son corps d'une soie liquide, ses vernis qui prolongeaient ses fines extrémités en doigts de lumière. Ces petits soins dont

elle s'entourait et qui l'avaient toujours attendri lui semblaient maintenant cacher quelque anguille sous roche. Les huiles essentielles dont elle se servait depuis quelque temps pour sa toilette ne dégageaient plus que des remugles de souffrance et ses visites chez le coiffeur lui paraissaient désormais un peu trop fréquentes pour ne pas être louches. Il n'osait questionner Summer de peur de la troubler et de la blesser. Mais l'envie de vérifier la rumeur ne parvenait pas à mourir en lui. Au retour du travail, il exerçait discrètement son nez à détecter tout parfum étranger dans la maison ou sur la peau de sa femme. En se changeant, il inventoriait la chambre des yeux pour repérer si quelque objet dénonciateur ne pouvait y traîner. Il marqua ses carafes d'alcool pour évaluer si le niveau baissait et tint un compte serré de ses bouteilles de vin. Il fouinait dans le réfrigérateur à la recherche de restes incriminables, ce qui le poussait à s'intéresser soudain avec passion à ce que Summer avait pris pour déjeuner et à la mitrailler de questions en apparence innocentes. Elle lui répondait avec un peu d'étonnement, mais sans rougir et sans détourner les yeux. Un dimanche soir, il la surprit en train de repasser un chemisier chic qu'elle avait envie de porter le lendemain sans raison particulière, ce qu'il estima hautement insolite. Tendus à l'extrême, ses sens acquéraient une subtilité inhabituelle. Il arrivait à voir ce qu'il ne voyait pas auparavant. Il découvrit une robe de soirée dans le placard qu'il ne lui connaissait pas, mais peut-être avait-il mal observé. Il dénicha une bombe de mousse à raser pour homme sous le lavabo de la salle de bains et ramassa un magazine sportif sous le lit, mais peut-être était-ce à lui. Il se perdait en conjectures, tout devenait confus dans son esprit. Son imagination devait en rajouter. Il s'abaissa jusqu'à fouiller dans les poubelles en quête de préservatifs ou de mots doux, ou à surveiller le courrier en interceptant le facteur le matin. Il vivait tous les tourments de la jalousie et tous ses comportements indignes.

Pourtant, ces démarches n'étaient pas vraiment concluantes et rien ne prouvait l'infidélité de son aimée. L'attitude de cette dernière envers lui et la teneur de ses activités journalières restaient d'ailleurs intactes. Elle continuait de vendre de menus

articles d'antiquités par Internet et ses affaires prospéraient à un rythme régulier, sans accroc. Aucun changement ne pouvait signaler une conduite déréglée. Le soir, elle se faisait tremper les pieds dans une cuvette d'eau chaude aromatisée à la menthe en regardant la télévision comme elle le faisait rituellement. La nuit, alors qu'il veillait à l'affût du moindre rêve ou soupir révélateurs, elle dormait à poings fermés, sans nul trouble de conscience.

Ils s'étaient connus jeunes. Elle venait d'une famille de hippies et avait été élevée dans les fleurs et l'oisiveté. Son père avait eu son premier emploi à l'âge de cinquante ans. Elle respirait l'insouciance tout en aspirant à une vie rangée. Ils n'avaient pas d'enfants par choix. Avec elle, Paul avait vécu ce qu'il avait connu tout jeune : la tranquillité rassurante des habitudes, l'amour au quotidien, les repas sur une nappe blanche dans de la fine porcelaine, la mise au lit douillette. Rien n'avait changé de ce point de vue. Il s'en voulait de ses soupçons. Il en éprouvait de la honte. Mais pourquoi ses camarades lui avaient-ils injecté cette empoisonnante calomnie dans la tête ?

Un matin, il eut l'idée, tant le doute le fouettait, de procéder à un test objectif. Summer aimait faire l'amour à la lueur d'une petite bougie parfumée dans un verre. Ils en avaient disposé une sur la table de nuit. Il laissa le bout rouge d'une allumette au fond de la cavité de la mèche et partit à l'usine cimentière. Le soir à son retour, le verdict tomba comme un coup de couteau dans le dos. Le souffre de l'allumette était grillé. On avait donc allumé la veilleuse pendant la journée. Summer le trompait bel et bien. Du moins, c'est ce qu'il en déduisit. La douleur de la découverte lui paraissait d'autant plus cuisante que sa douce moitié dissimulait parfaitement ses agissements.

Paul détestait les confrontations et cherchait à les éviter à tout prix. Il ne s'était jamais querellé avec sa femme, sinon pour des vétilles au tout début de leur mariage : elle l'avait semoncé comme un gamin quand il prenait l'habitude d'accrocher le sac à ordures à la poignée de la porte, quand il dormait avec ses chaussettes l'hiver ou quand, après avoir bu du lait de chèvre en grimaçant, il rinçait mal son verre et y laissait des traces écœu-

rantes en le déposant à sécher dans l'égouttoir. Il s'était vite ajusté et les conflits avaient été écartés. Plutôt que de l'attaquer sur cette histoire d'adultère et de provoquer une scène qui pouvait dégénérer, il se retourna contre lui-même. Il se regarda dans le miroir avant d'aller au lit et mesura sa subite déchéance physique et morale. Cette affaire avait altéré l'image de perfection et de bonté qu'il s'était construite de Summer et le détruisait lui-même en lui enlevant le sens de sa vie.

□

Après une nuit d'insomnie et de ruminations, il décida pourtant d'agir. Vers la fin de l'avant-midi du lendemain, alors qu'il conduisait sa lourde bétonnière vers un chantier avoisinant, il effectua un long détour et passa devant la maison. Insoutenable dans l'éclat de midi, arrogante avec son toit ouvert, une voiture sport reposait dans l'entrée du garage. Les sourires et les sous-entendus de ses camarades de la cimenterie lui revinrent à l'esprit.

Nourris par le dépit, ses gestes se firent alors d'une précision professionnelle et d'une efficacité sans failles. Il approcha prestement son camion de la décapotable de l'amant et en versa tout le contenu sur elle. Celle-ci bientôt disparut, entièrement enrobée d'une coque minérale gluante qui commençait déjà à durcir.

Le ciment Duromax est un nouveau produit à séchage rapide, presque instantané. Ses qualités structurelles permettent de s'affranchir des armatures passives utilisées en béton armé, voire des coffrages, rendant possible la réalisation d'éléments hyperrésistants même de faibles épaisseurs. Sa polyvalence de mise en œuvre est remarquable.

Le patron ne soupçonnait pas les répercussions que sa campagne de publicité allait entraîner. Jamais on ne parlerait autant de ciment dans les médias locaux. Peut-être s'en réjouirait-il ?

□

Le reste de la journée, Paul erra dans la ville au volant de sa bétonnière, la faisant rugir de douleur aux feux rouges. Il s'arrêta acheter une bouteille de whisky et se réfugia dans un parc pour la boire. Le temps semblait aboli.

Il y observa longuement un aveugle marcher à pas lents dans une allée, tâtonnant de son bâton pour évaluer le chemin. Lorsqu'il entendait des gens venir dans la direction inverse, il actionnait un vieux klaxon de bicyclette, un ballon noir en caoutchouc au bout d'un cornet métallique qu'il portait dans sa main libre. De temps à autre, il s'arrêtait pour écouter les oiseaux et, son klaxon sous le bras, boire un coup à même une canette de Coca-Cola qu'il rangeait dans sa poche de chemise. Comme Paul eût aimé être aveugle en ce moment de sa vie.

L'après-midi avançait. À la lumière de l'ivresse, la réalité devenait vitreuse. Les piétons avaient la silhouette approximative de ceux que l'on peut voir sur une maquette d'architecte. Le feuillage des arbres luisait comme du plastique. Le mari blessé redémarra son monstre de métal et repartit en direction de la cimenterie où il allait devoir affronter son patron et s'expliquer avec lui. Il passa par le pont gigantesque qui s'élevait à son point le plus haut à cinquante mètres au-dessus de la rivière. Au sommet, il gara sa bétonnière sur la voie de secours. Il reprit sa bouteille. Une autre gorgée, une autre pensée. Encore un coup, réflexion faite, on change de plan. Il sortit et s'assit sur le parapet. Là, au-dessus du vide, il appela Summer de son portable et lui dit qu'il l'aimait à la folie en bredouillant des mots sans suite, contre le mince espoir que… comment pardonner si… c'est pour cela à présent que…

Puis il sauta dans le vide.

□

Le soir même, Summer vint identifier le corps pendant que la presse s'affairait à filmer et à photographier le monument à l'infidélité qui s'élevait devant la maison.

Partout, on vanta les mérites de ce nouveau ciment. On interrogea le dirigeant de la cimenterie qui les confirma non sans fierté.